

leur vie terrestre, comme chez Manilius au début du livre I quand il est question de l'apothéose céleste promise à Auguste. On est dans le cadre métaphysique, et non plus astrologique, de la métempsychose d'origine pythagoricienne. Et la métaphore de la « voie poétique », *topos* largement utilisé, ne suppose pas nécessairement le voyage, mais souvent l'idée « originalité vs imitation ». Une fois de plus, au § 5, le couple maître/élève est convoqué en lien entre autres avec des « acrostiches » quelque peu problématiques. La conclusion, qui se ressaisit des résultats obtenus, est suivie d'un tableau récapitulatif sur chacune des dix œuvres. À la bibliographie déjà abondante, il conviendrait d'ajouter : Chris Brennan, *Hellenistic Astrology – The Study of Fate and Fortune* (2017), Orphée, *Poèmes magiques et cosmologiques* (Paris, Les Belles Lettres, 1993). Un double index enfin – *locorum* et *nominum et rerum* – complète à bon escient l'ouvrage. Au terme de cette lecture, l'importance donnée par l'auteure au caractère didactique des textes étudiés nous conduit à nous interroger sur la finalité de cet enseignement. Pouvait-il suffire à former d'authentiques astrologues ? Assurément pas si l'on compare les seules œuvres complètes à un traité comme celui de Firmicus Maternus. S'agissait-il de « culture générale » ? Peut-être, mais la question n'est jamais posée. Les faiblesses qui ont été relevées dans ce travail ne concernent que l'introduction qui aurait dû présenter l'« état de l'art » ainsi que les outils épistémologiques et l'orientation herméneutique du travail. À cela près, l'ouvrage, également accessible en *open access*, comble un vide dans les études sur la poésie astrologique et contribue à une meilleure connaissance de textes longtemps négligés. Béatrice BAKHOUCHE

Olivia ELDER & Alex MULLEN, *The Language of Roman Letters: Bilingual Epistolography from Cicero to Fronto*. Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2019. 1 vol. relié, XIII-333 p. (CAMBRIDGE CLASSICAL STUDIES). Prix : 99.99 \$. ISBN 9781108480161.

L'épistolographie romaine montre quel potentiel peut receler la langue lorsqu'il s'agit d'établir des relations et de construire des identités. Ce pouvoir a été exploité par les membres de l'élite de la République et de l'Empire qui, dans leurs missives, recourent volontiers au procédé que les linguistes appellent le *code-switching* (CS), défini par Penelope Gardner-Chloros comme « varied combinations of two or more linguistic varieties... languages or dialects in the same conversation or sentence by bilingual people ». Le phénomène du CS (qu'il ne faut pas confondre avec l'emprunt ou l'interférence) est tellement important pour les études relatives au bilinguisme que J.N. Adams lui a consacré un long chapitre dans son livre *Bilingualism and the Latin Language* (Cambridge, 2003, p. 297-416). Le passage du latin au grec était en effet une réalité linguistique pour l'élite romaine non seulement dans le domaine littéraire, mais aussi dans le discours oral. Les comédies de Plaute offrent de nombreux exemples de passages du latin au grec, en particulier dans la langue des esclaves. Les satires de Lucilius admettent aussi le CS comme reflet du discours de l'élite. Les lettres émanant de Romains de la haute société emploient le CS comme une ressource linguistique permettant de caractériser le discours sophistiqué de la haute société. C'est aux trois corpus épistolaires composés entre le I^{er} s. av. et le II^e s. ap. J.-C. qu'est consacrée cette étude : Cicéron, Pline le Jeune, Fronton et Marc Aurèle, le principal correspondant de

Fronton. Viennent s’y ajouter les *Vies* de Suétone, qui ont conservé des extraits de lettres d’Auguste. Le *De officiis* de Cicéron, qui pourrait être identifié comme « lettre », les missives fictives en vers d’Ovide (*Héroïdes*) et les *Epistulae morales ad Lucilium* de Sénèque n’ont pas été intégrées dans l’enquête, car ces textes ne rentrent pas dans la catégorie « correspondance personnelle ». Reposant sur une base de données (<https://csrl.classics.cam.ac.uk/index.php>), l’enquête propose une analyse dans une perspective essentiellement sociolinguistique et exploite des comparaisons possibles entre les lettres antiques et celles d’autres périodes. Une lettre de Richard Kingston à Henry IV (1403) et une autre de Vincent Van Gogh adressée à son frère Theo (1881) peuvent être comparées à une missive de Cicéron à Atticus écrite en 59 (II.12.4). – Le premier chapitre donne un aperçu des recherches anciennes et modernes consacrées au CS. Les travaux modernes envisagent le phénomène selon trois axes : sociolinguistique, grammatical et psycholinguistique. Durant longtemps, le CS a été considéré comme une aberration, résultat d’un manque de compétence. L’approche sociolinguistique, sous l’égide de J.J. Gumperz et de ses collaborateurs, y a vu un phénomène fonctionnel dans le discours de bilingues compétents et a dégagé différentes fonctions. L’approche grammaticale est représentée par C. Myers-Scotton, qui a développé le *Matrix Language Framework* (MLF), un modèle complexe qui a subi plusieurs révisions. L’approche psycholinguistique, qui implique une analyse empirique en laboratoire, s’est efforcée de comprendre les liens entre le discours bilingue, la cognition et le cerveau. Dans l’Antiquité, le CS n’a pas été théorisé, mais seulement évoqué. Cicéron est conscient que le CS doit être évité dans certains contextes, comme il le dit dans le *De officiis* (I.111) et dans les *Tusculanes* (I.15). Horace critique la pratique du CS par Lucilius et la compare au langage mélangé des habitants de Canusium (*Satires*, I.10.20-35). Dans le prologue des *Métamorphoses*, Apulée utilise l’expression imagée *desultoria scientia*, qui, selon l’interprétation de M. Dubuisson, concernerait le CS. Seul le rhéteur du IV^e s. Julius Victor (*Ars rhetorica*, 27) fait explicitement référence à la pratique du CS dans les lettres. Fronton loue aussi une missive de Marc Aurèle pour l’alternance de grec et de latin qu’elle contient (8, 20, 9, 3 VdH²). La structure de la base de données est présentée. Un tableau reprend et explique les 18 fonctions identifiées : citation de mots grecs discutés, code (pour cacher des informations de ceux qui sont en dehors de la relation épistolaire), commentaire, description, marqueur de discours, exclamation, explication, sphère culturelle grecque, salutation, instruction/demande, insulte/moquerie, métalangage, nomination, *omen*/prophétie, question, citation, référence, jeu de mot. Des appendices donnent les fonctions des CS dans les différents corpus (*Ad Atticum*, *Ad Familiares*, *Ad Quintum fratrem*, auteurs autres que Cicéron, Pline le Jeune, Fronton, le corpus de Suétone, les passages d’Aulu-Gelle impliquant Fronton). – Le chapitre 2 étudie la nature grammaticale et fonctionnelle du CS. La question de l’oralité est prise à bras le corps. Selon l’*opinio communis*, le grec de Cicéron correspondrait à une caractéristique de l’*Umgangssprache*, tandis que celui de Pline le Jeune serait plus artificiel et lié à la tradition littéraire. En d’autres termes, il s’agit de prendre position dans le débat qui consiste à déterminer dans quelle mesure l’élite romaine a affiché son bilinguisme dans la conversation de tous les jours. L’analyse porte sur les parties du discours employées dans le CS et la dimension syntaxique de celui-ci (*inter-* et *intra-sentential CS*) pour parvenir à esquisser un aperçu comparatif de la fonction du CS à travers le corpus. Il est clair que les épistolographes

qui ont écrit après la publication des lettres de Cicéron sont conscients de l'importance de l'œuvre de cette figure littéraire de premier plan. Les références à Cicéron sont présentes chez Pline le Jeune et chez Fronton. Toutefois, la fonction du CS serait différente chez les épistolographes impériaux : le recours au grec serait plus artificiel et plus technique. En réalité, tous les auteurs étudiés appartiennent à une élite parfaitement bilingue qui emploie le latin et le grec pour créer une identité romaine. Il est toutefois possible que, dans les lettres plus tardives, le grec ait été plus directement autorisé dans des domaines reconnus (amour, loi, politique, architecture...). Nous pouvons peut-être percevoir, au moins chez Fronton, une stratégie visant à promouvoir un certain type de romanité, caractérisée par la *lingua Graeca* et la *lingua Romana*, sur deux plans bien distincts, plutôt que par l'expression *utraque lingua*, qui isole les deux langues dans un rapport de complémentarité et d'unicité face à toutes les autres langues. Les citations d'auteurs grecs font l'objet d'une analyse séparée. Homère et Euripide se taillent la part du lion, tandis que Lysias est totalement absent. Ménandre et Platon sont relativement peu représentés. La question de l'oralité du bilinguisme peut être éclairée par une lettre de Cicéron à Papirius Paetus (*Fam.*, IX.22.3), où Cicéron décrit un terme latin *bini* (signifiant « chaque fois deux ») qui est compris erronément comme le mot obscène grec βίβεϊ. On peut conclure de ce passage que Paetus est censé lire cette lettre avec les deux langues en tête. Le passage n'a de sens que s'il est lu « oralement et de façon bilingue ». – Le corpus cicéronien offre un matériau de premier ordre pour l'étude des attitudes langagières dans la classe supérieure. Dans un contexte public, le grec peut être une arme dangereuse. On trouve donc très peu de CS dans les discours. Dans les œuvres philosophiques, le grec est habituellement traduit et expliqué. En revanche, les lettres se signalent par une quantité importante de mots et expressions en grec. Le chapitre 3 s'intéresse à ces CS, une pratique linguistique soigneusement contrôlée en fonction du contexte : 978 cas (824 dans le corpus *Ad Atticum*, 113 dans celui des *Ad Familiares*). Le CS est avant tout pour l'Arpinate une stratégie de discours à l'intérieur de son latin. Le CS n'est pas seulement pratiqué par Cicéron. Environ 10 pour cent des lettres sont écrites par d'autres membres de son entourage ou d'autres correspondants de l'élite romaine, sans oublier que ses propres lettres citent parfois les mots d'autrui. À travers ces exemples, on peut établir que le CS était une habitude propre à l'élite romaine, pas seulement une spécificité de la langue de Cicéron. Un des problèmes majeurs concernant le CS dans les textes latins est la question de la graphie du grec. On sait qu'un manuscrit médiéval latin, copié en Occident, où le grec avait fini par s'oublier, conserve rarement la graphie grecque. Généralement, les mots grecs sont translittérés en caractères latins. La responsabilité du choix de la graphie revient donc à l'éditeur moderne. La question est complexe. On pourra se reporter à la réflexion de D. Vottero, *La grafia dei termini d'origine greca nelle opere filosofiche di Seneca*, *AAT*, 108 (1974), p. 311-339. La présente étude des CS dans la correspondance de Cicéron suit les choix éditoriaux de Shackleton Bailey. La problématique de la chronologie est abordée. Elle avait déjà été envisagée par Paola Venini, *La distribuzione delle parole greche nell'epistolario di Cicerone*, *RIL*, 85 (1952), p. 50-68, qui montrait que trois facteurs avaient influencé la distribution des mots grecs dans la correspondance de Cicéron : le genre de la lettre, le destinataire et la chronologie. Plusieurs faits apparaissent clairement : la prédominance du *intra-sentential switching*, une gamme assez importante de fonctions, la variation chronologique, les différences entre les ensembles

de lettres. Le CS permet aussi de mesurer le degré d'intimité et de familiarité, comme le montrent les lettres à Atticus, où la grande quantité de mots grecs est généralement interprétée comme le reflet d'une relation intime entre les deux hommes. Le CS fait partie de la construction de l'*amicitia*. C'est une stratégie de négociation et d'affichage de relations complexes entre les personnes. C'est aussi un reflet de l'état psychologique de Cicéron. Par sa position ambiguë, à la fois à l'intérieur du monde culturel et politique de Rome et en dehors de celui-ci, le grec peut apparaître comme un marqueur des frontières d'une action acceptable durant cette période troublée. Une lecture attentive des CS de Cicéron permet donc de déterminer la dynamique de relations spécifiques. Si on ne peut ignorer les éléments distinctifs qui caractérisent la correspondance entre Cicéron et Atticus, une analyse comparative des CS permet de montrer que cet échange épistolaire ne doit pas être séparé de l'ensemble du corpus. On y trouve les mêmes attentes et les mêmes négociations que dans d'autres relations. Le grec est utilisé pour les gérer. À travers le CS, nous percevons le degré d'angoisse à propos de César. Le grec encadre le fossé idéologique qui sépare les deux hommes politiques et agit comme un moyen pour le combler. L'analyse du CS de Cicéron dans la correspondance avec et à propos de César montre aussi la large gamme de catégories dans lesquelles Cicéron puise pour communiquer et illustrer l'impossibilité de séparer littérature, politique et philosophie. Le CS permet aussi de mieux cerner la nature de l'épistolographie républicaine. Nous voyons les calculs qui soutiennent les négociations et nous percevons le potentiel de la langue des lettres comme un thermomètre de la politique contemporaine et de la société. L'interprétation des CS, qui exige du lecteur un travail culturel autant que linguistique, est révélatrice de la richesse de la vie intellectuelle de cette période. La communication indirecte par le CS, comme nous le voyons dans la correspondance entre Cicéron et Quintus, montre les interconnexions de l'élite de la fin de la République et l'importance des lettres dans leur maintien. – Le chapitre 4 concerne Marcus Cornelius Fronto, né vers 95 à Cirta en Numidie romaine. Fronto est une figure un peu négligée de la littérature latine. Deux raisons expliquent ce désintérêt : la nature composite des sujets abordés dans ses lettres et le mauvais état de conservation du texte, découvert par Angelo Mai sur un palimpseste conservé en partie à Milan et en partie au Vatican. S'aventurer dans le texte de Fronto, c'est un peu comme marcher dans un champ de mines. Les CS sont toutefois très intéressants, car Fronto est un gardien de la pure latinité : son emploi des langues est donc extrêmement méticuleux. Le CS n'est jamais employé à la légère. On constate que Fronto et Marc Aurèle utilisent le CS d'une manière qui reflète la pratique de Cicéron tout en comportant des éléments de rupture (la pratique sociale et politique de la lettre de recommandation ; le déclin du mythe des deux langues unies en un couple indéfectible, *utraque lingua*, au profit d'une vision de deux entités linguistiques parallèles, *lingua Romana* et *lingua Graecorum*). – Le chapitre 5 concerne le grec dans les biographies de Suétone. Contrairement aux historiens, comme Salluste, Tite-Live ou Tacite, qui évitent le CS, les biographies de Suétone incluent du grec, ce qui peut s'expliquer par le caractère anecdotique du récit et le choix des sources, qui comportent des citations de lettres, en particulier d'Auguste. L'étude est articulée autour de quatre axes : (1) les commentaires de Suétone sur le bilinguisme, les pratiques langagières et les attitudes culturelles, (2) l'usage que le biographe fait du grec en tant qu'auteur, (3) les citations de CS orales de différents personnages ou groupes, la plupart du temps les empereurs eux-mêmes, et de vers

populaires ou de rumeurs, (4) les citations de CS écrites, y compris le CS épistolaire. Suétone intègre la langue des lettres dans les débats plus larges sur les questions linguistiques qui apparaissent durant les périodes décrites dans les *Vies*. Ces débats sont souvent ceux qui sont évoqués dans la présente étude : la signification et le degré d'intégration de mots spécifiques, l'autorité linguistique et l'accueil du grec à l'intérieur du discours romain. Les prises de position de Suétone dans ces débats peuvent refléter, au moins partiellement, l'époque d'Hadrien durant laquelle le biographe écrit. Toutefois, en raison du nombre élevé de voix et de sources incorporées dans le texte, Suétone offre une vue plus diversifiée que celle que nous pouvons avoir à partir d'autres textes. Suétone met en lumière non seulement la langue des lettres, mais aussi celle de la politique romaine, de la culture et de la société dont elles sont empreintes. – Le dernier chapitre sert de conclusion. Les lettres de Pline le Jeune à Suétone (I.18, III.8, V.10 et IX.34) mettent en lumière certaines fonctions importantes du grec dans les *epistulae*. Un des enseignements de l'enquête porte sur le changement d'attitude vis-à-vis de la relation entre les deux langues entre le I^{er} s. av. J.-C. et le II^e s. ap. J.-C. On est passé d'une fusion des deux langues (*utraque lingua*) à une situation où les Romains ont la maîtrise des deux langues séparément, le latin parfait (*lingua Romana*) et le grec attique. Ces deux langues, qui occupent différents volets dans le paysage culturel, peuvent désormais être combinées, non plus mélangées. Il conviendrait à présent de compléter l'étude en travaillant sur les épistolographes de la fin de l'Antiquité : Ausone, Jérôme, Augustin, Sidoine Apollinaire et Symmaque. L'analyse de la pratique du CS chez ces auteurs, différente de celle que l'on rencontre chez les écrivains étudiés ici, pourrait mettre en évidence l'évolution du bilinguisme romain, de l'identité et du genre même de la lettre à l'époque tardive. L'utilisation du grec dans l'épistolographie romaine est un élément important pour comprendre les lettres et la société qui les a produites. Le CS est une fenêtre ouverte vers la politique linguistique et culturelle et vers la manière dont les relations épistolaires évoluent en fonction du contexte historique. Le grec non seulement reflète, mais construit activement les relations que nous voyons dans les lettres. Comme Cicéron le dit à Paetus en plaisantant, certaines choses sont mieux dites en grec.

Bruno ROCHETTE

Élisabeth GAVOILLE (Ed.), *La lettre et l'œuvre*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2020. 1 vol. broché, 14,5 x 21 cm, 498 p. (PERSPECTIVES LITTÉRAIRES). Prix : 30 €. ISBN 978-2-86906-760-8.

Ce recueil d'articles est issu du X^e colloque international sur l'épistolaire antique et ses prolongements européens (Tours, 16 et 17 novembre 2017) consacré aux rapports entre « La lettre et l'œuvre ». Il constitue le X^e volume de la série *Epistulae antiquae*. Quel rôle la lettre peut-elle jouer par rapport à l'œuvre ? Telle est la problématique générale qui sous-tend la réflexion. Il s'agit de s'intéresser aux lettres d'auteurs qui témoignent d'un projet littéraire, d'une composition en cours ou d'un ouvrage achevé. La lettre peut représenter une sorte d'atelier de l'œuvre. Les influences sont bidirectionnelles. Si la lettre peut contribuer à l'élaboration d'une œuvre, la rédaction d'un ouvrage peut exercer une influence sur la correspondance. Dans l'introduction, Élisabeth Gavaille s'étend sur la définition de « l'épistolaire ». La lettre, qui occupe